

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com



Église de Beaumont

Éditorial

Chers amis,

Il y a trois mois, au temps des frimas, nous échangeons nos vœux pour l'an nouveau. C'était la saison, du moins pour les adeptes de notre calendrier grégorien. Mais nombre de nos frères humains célèbrent cet événement en d'autres saisons. Pour les Iraniens, par exemple, c'est au printemps que commence la nouvelle année, comme ce fut un temps le cas en France jusqu'à l'édit de Roussillon qui, en 1564, rétablit le 1^{er} janvier.

N'est-il pas séduisant de vouloir célébrer l'an nouveau au moment où la nature se renouvelle ? À défaut de pouvoir le faire, je me réjouis que la Sauvegarde ait choisi cette saison pour tenir son assemblée générale, pour faire le bilan du cycle qui s'achève, préparer le parcours de la future étape et impulser un élan nouveau à nos activités.

Avec vous, je me réjouis aussi que Tournon nous accueille pour ce rendez-vous annuel, une ville dont la longue histoire nous a légué un riche patrimoine qui nous sera présenté à cette occasion. Des fouilles récentes ont livré un intéressant mobilier de l'Âge du Fer, témoignant d'échanges commerciaux avec le monde méditerranéen. Le solide château qui garde la tronée ouverte par le Rhône et dont les murs étaient jadis baignés par l'eau du fleuve, abrita en 1349 les négociateurs préparant la cession du Dauphiné à la France. Le lycée, fondé en 1536 par le cardinal de Tournon, conseiller de François I^{er}, porte le nom du poète Gabriel Faure. Mallarmé y enseigna l'anglais. Nous en visiterons la chapelle et la bibliothèque.

Marc Seguin, inventeur des ponts suspendus, s'illustra ici en construisant en 1825, à l'âge de 29 ans, entre Tain et Tournon, le premier

grand ouvrage de ce type, que l'on pouvait encore admirer près d'un siècle et demi plus tard et qui fut démoli en 1966. Auparavant, ce brillant ingénieur avait lancé sur la Cance, près d'Annonay, la première passerelle en fil de fer jamais construite en France. Cette pièce historique est actuellement en cours de restauration, avec la participation de la Sauvegarde.

Il y aurait encore beaucoup à écrire sur Tournon, mais d'autres mains s'en chargeront. En attendant, venez et voyez. J'ajouterai simplement que les coteaux dominant le Rhône produisent un vin déjà célébré par Balzac et dont la notoriété ne cesse de s'étendre. Venez et goûtez... avec modération.

Je vous souhaite un très beau printemps.

Le président
Pierre COURT

Sommaire

- p. 2 - Visites de l'abbaye de Mazan et du domaine de la Besse
- p. 4 - Travaux de restauration : deux croix de chemin réparées à Payzac
- p. 5 - Les Rendez-vous de la Sauvegarde : Églises de Saint-Jean-de-Pourchailles et de Beaumont
- p. 8 - Les Rendez-vous de la Sauvegarde : Vagnas, Bessas et Saint-André-de-Cruzières
- p. 12 - Calendrier des prochaines sorties
 - Colloque « Châteaux et maisons fortes »
 - Patrimoine et lien social : journée d'étude organisée par Patrimoine Rhodalpin.

Colloque « Les monastères de la Montagne et leur impact sur la vie sociale, économique, politique et culturelle »

Visites de l'abbaye de Mazan et du domaine de la Besse - 9 septembre 2012

ABBAYE DE MAZAN

C'est sous un soleil radieux qu'a eu lieu la visite des vestiges de l'abbaye de Mazan dans la matinée du dimanche 9 septembre. À 9 h 30, une messe célébrée à l'emplacement du transept de l'ancienne église a réuni des participants au colloque et des paroissiens locaux. Vers 10 h 30, la visite a débuté sous la conduite d'Élodie Blanc, historienne locale passionnée dont les propos, souvent agrémentés d'une pointe d'humour, s'appuyaient sur les travaux d'érudits dont plusieurs étaient présents au colloque.

Présentation historique de l'abbaye

La date de fondation de l'abbaye n'est pas établie avec certitude. Elle se serait déroulée en deux temps entre 1119 et 1123. Un premier groupe de moines, non cisterciens, se serait installé en 1119 sur le domaine du Mas d'Adam (toponyme dont la prononciation a évolué en Mazan), sous la direction de Pierre Itier, avec la bénédiction de Léger, évêque de Viviers. Dans un deuxième temps, ils auraient été rejoints par des cisterciens venus de Bellevaux, abbaye fondée seulement quelques années plus tôt (1118) en pays viennois (vingt ans après la fondation de l'ordre à



Vue d'ensemble du site de Mazan

Cîteaux par Robert de Molesmes). L'abbaye de Mazan prospère rapidement, fondant quatre abbayes-filles entre 1136 et 1148 : Le Thoronet, Sylvanès, Bonneval et Sénanque. Ses possessions s'accroissent à la faveur des donations des grands seigneurs, notamment des « granges » (domaines agricoles), dont l'une, Berg en Vivarais méridional, est l'objet en 1284 d'un traité de paréage entre Falcon, abbé de Mazan, et le sénéchal de Beaucaire représentant le roi de France Philippe III le Hardi ; cet accord aboutit à la création d'une « Ville Neuve », bastide royale, et est une étape primordiale de la pénétration des Capétiens en



À l'écoute d'Élodie Blanc

Bas-Vivarais. Cette période de prospérité, qui se traduit dès le XIII^e siècle par la construction de la grande église abbatiale, du cloître et de nombreux bâtiments annexes, se prolonge jusqu'à la fin du XIII^e siècle. À partir du XIV^e siècle, vient le temps des épidémies (Grande Peste de 1348) et des ravages consécutifs à la guerre de Cent Ans, notamment un pillage du monastère en 1360 par les « Routiers » ou « Grandes Compagnies » ; c'est l'époque de la fortification du monastère, dont témoignent encore aujourd'hui des vestiges du mur d'enceinte et une tour carrée bien conservée. Plus tard, les guerres religieuses du XVI^e siècle conduisent à la prise du fort de Mazan et à un autre pillage de l'abbaye en 1577. Entre temps, la mise en commende de l'abbaye en 1469 a accéléré son déclin tant spirituel que matériel, car l'abbé commendataire, grand seigneur choisi par le roi et ratifié par le pape, ne partage pas la vie

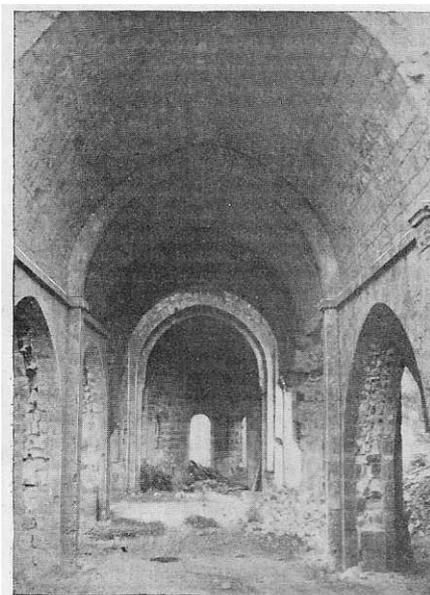
Bas-Vivarais.

des moines et se préoccupe surtout de la perception des revenus de son abbaye. La famille de la Baume de Suze fournit six abbés entre 1497 et 1713. En 1554, la désignation d'un « rentier général », plus proche des moines et de leurs soucis, atténue toutefois les inconvénients de la commende ; à ce titre, s'illustre Guillaume de la Motte, « défenseur de l'abbaye ». Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'abbaye reste à l'écart de la réforme cistercienne salvatrice de la Trappe de l'abbé de Rancé, maintenue et consolidée sous la Révolution (dans l'émigration) par l'Ardéchois Augustin de Lestrangé, à l'origine du grand essor de l'ordre au XIX^e siècle, concrétisé en 1850 par la création de l'abbaye de Notre-Dame des Neiges... Comptant encore une douzaine de moines en 1661, Mazan en a seulement six en 1790, à la veille de sa suppression par la Révolution.

des moines et se préoccupe surtout de la perception des revenus de son abbaye. La famille de la Baume de Suze fournit six abbés entre 1497 et 1713. En 1554, la désignation d'un « rentier général », plus proche des moines et de leurs soucis, atténue toutefois les inconvénients de la commende ; à ce titre, s'illustre Guillaume de la Motte, « défenseur de l'abbaye ». Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'abbaye reste à l'écart de la réforme cistercienne salvatrice de la Trappe de l'abbé de Rancé, maintenue et consolidée sous la Révolution (dans l'émigration) par l'Ardéchois Augustin de Lestrangé, à l'origine du grand essor de l'ordre au XIX^e siècle, concrétisé en 1850 par la création de l'abbaye de Notre-Dame des Neiges... Comptant encore une douzaine de moines en 1661, Mazan en a seulement six en 1790, à la veille de sa suppression par la Révolution.

des moines et se préoccupe surtout de la perception des revenus de son abbaye. La famille de la Baume de Suze fournit six abbés entre 1497 et 1713. En 1554, la désignation d'un « rentier général », plus proche des moines et de leurs soucis, atténue toutefois les inconvénients de la commende ; à ce titre, s'illustre Guillaume de la Motte, « défenseur de l'abbaye ».

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'abbaye reste à l'écart de la réforme cistercienne salvatrice de la Trappe de l'abbé de Rancé, maintenue et consolidée sous la Révolution (dans l'émigration) par l'Ardéchois Augustin de Lestrangé, à l'origine du grand essor de l'ordre au XIX^e siècle, concrétisé en 1850 par la création de l'abbaye de Notre-Dame des Neiges... Comptant encore une douzaine de moines en 1661, Mazan en a seulement six en 1790, à la veille de sa suppression par la Révolution.



L'abbatiale à la fin du XIX^e siècle (Encyclopédie Larousse 1899)



Vestiges du collatéral sud

Vendus comme biens nationaux, la plupart des bâtiments abbatiaux sont progressivement altérés ou transformés. Le cloître, démoli aux trois-quarts, devient cimetière paroissial. Une aile échappe néanmoins à la destruction, ainsi que le cellier des convers, une tour de l'enceinte et surtout l'église abbatiale, encore à peu près intacte en 1850 ; elle sert en effet d'église paroissiale, mais son humidité et son coût d'entretien conduisent à l'édification en 1843 de la petite église actuelle, sur l'emplacement de l'ancienne boulangerie des moines. Le classement de l'ancienne abbatiale en 1847 à l'inventaire des Monuments Historiques par Prosper Mérimée ne va en rien l'empêcher de tomber progressivement en ruines entre 1859 et 1923 sous les injures du temps et surtout des hommes. Elle sert en effet de carrière (notamment les lauzes du toit et les dalles du sol). Les voûtes sont dynamitées en 1905 et leurs pierres sont remployées dans des ouvrages de génie civil de la région. Les dernières s'effondrent en 1923¹. Il faut attendre 1966 pour que commencent des travaux de déblaiement et de mise en valeur du site.



Dans la galerie du cloître

Détails de la visite

La visite commence sur la place, côté de l'ancienne basse-cour. Des bâtiments du monastère ont été remaniés et réaffectés comme la mairie et l'ancien presbytère. Une grande salle voûtée en arc brisé est bien conservée : elle faisait partie de l'aile des convers et pourrait avoir été un cellier. Puis vient la traversée des ruines du réfectoire qui jouxte les restes du mur d'enceinte (côté sud) et la seule tour subsistante (sur six), témoignage de la fortification de l'abbaye. Remontant ensuite vers le nord, le groupe longe le cimetière communal qui occupe l'emplacement de l'ancien cloître. La guide montre deux enfeus funéraires, tombeaux de dignitaires (abbés ou seigneurs) à l'approche de l'église abbatiale.

Celle-ci, abordée par son côté sud, frappe d'emblée par la

majesté de ses ruines et par ses dimensions. C'était en effet la plus vaste église du Vivarais (52 x 24 mètres). Les murs sont encore en partie debout sur les côtés nord, sud et ouest, tandis qu'à l'est s'élève encore l'abside principale avec ses trois baies et l'une de ses deux absidioles. La pierre de construction était



Galerie occidentale du cloître

le granit local, mais les parements intérieurs étaient en tuf volcanique rougeâtre et sombre ; le mur occidental est percé de deux baies cintrées et on y distingue encore la base d'un grand oculus ; au sud-ouest, la première travée du collatéral sud, voûtée en berceau rampant, a échappé à l'effondrement. Au sol, les bases des larges piliers cruciformes de la nef sont bien dégagées ; elles étaient recouvertes de plus d'un mètre d'amoncellements divers au début des années 1960...

Le groupe se presse ensuite dans la galerie occidentale du cloître, la seule conservée. Longue de 28 mètres, elle est recouverte par une voûte constituée d'une magnifique pierre volcanique sombre, qui repose sur une mince corniche en grès clair ; celle-ci surmonte sept arcades posées sur de puissants piliers carrés en granit, qui alternaient avec des colonnes jumelées disparues ; ces piliers sont flanqués dans leur masse de minces colonnettes avec des petits chapiteaux ornés de motifs très simples (feuillage, palmettes, oiseaux) dans le style dépouillé et sobre que voulait la règle cistercienne. À l'angle sud-ouest du cloître, le pavillon du lavabo est aussi conservé ; sa voûte en croisée d'ogives repose sur quatre culots sculptés, dont deux encore visibles représentent symboliquement des évangélistes (taureau ailé : saint Luc ; homme ailé : saint Matthieu).

La visite de Mazan s'achève par la nouvelle église paroissiale de 1843, construite avec des pierres de l'abbaye, notamment celles de l'ancienne boulangerie dont elle occupe l'emplacement. Elle est remarquable par ses vitraux, d'une profonde luminosité, qui évoquent des scènes de la Bible et de l'histoire de l'ordre cistercien. Réalisés par Louis-René Petit, à l'initiative du père J. Jouffre, ils ont été installés en 1998 à l'occasion du 900^e anniversaire de la fondation de Citeaux.

1- On pourra trouver plusieurs photographies montrant l'état de l'abbatiale à la fin du XIX^e siècle à l'adresse Internet : www.patrimoine-ardeche.com/visites/mazan.htm

LE DOMAINE DE LA BESSE



Le domaine de la Besse à Rieutord, sur la Montagne du Vivarais, est un bon exemple d'architecture vernaculaire du XVIII^e siècle. Une construction semble déjà en place avant 1400 et des liens existaient avec la proche abbaye cistercienne de Mazan.

Aux XV^e et XVI^e siècles, une famille Raynaud habite la Besse. La maison actuelle est l'œuvre de la « dynastie » des Teyssier qui, de 1635 à 1800, règne sans partage sur le domaine. C'est un Teyssier qui fit construire la salle voûtée et sa cheminée

monumentale qui porte la date de 1690. Les affaires de la famille allaient bon train, notamment grâce à une scierie, installée devant la maison.

Au milieu du XVIII^e siècle, l'habitation du maître - le queyrat - est déjà couverte en lauses. Par contre, on pose encore des mottes de gazon au faitage de la grange couverte en genêt, ce qui est confirmé par un inventaire de juillet 1761. Il y eut sans doute un incendie quelques années plus tard, qui détruisit au moins la grange. À la suite de cet incendie, à partir de 1771, le dernier des Teyssier donnera à La Besse son aspect actuel. À partir de 1781 démarre la construction de la charpente actuelle en carène de vaisseau renversée. En 1790, un porche est édifié : il permet l'accès à la cour intérieure pavée - disposition originale rarement rencontrée en Montagne - définissant l'importance et la position sociale du domaine. Cette dynastie des Teyssier, gentilshommes campagnards, fit alliance avec des familles de notables pour agrandir son domaine et conforter sa position sociale. Les quelques 500 hectares de terre et surtout de forêt qu'elle acquiert au fil du temps en témoignent. Ici, la vraie noblesse, c'est la multitude de terres que l'on possède.

Au début du XIX^e siècle, une nouvelle dynastie s'installe à la Besse : celle des Méjean, dont descendent les propriétaires actuels. Leur auberge propose des repas de grande qualité, dans un cadre unique.

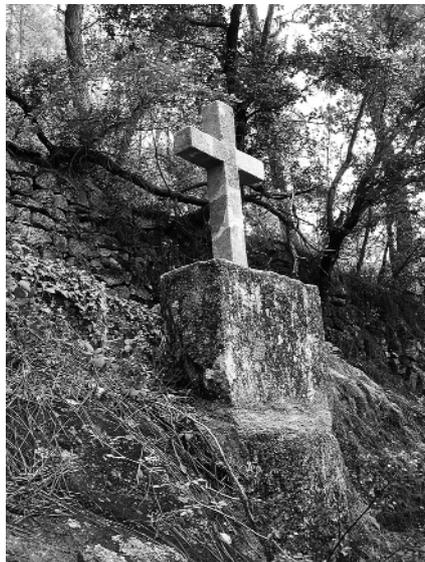
Laurent HAOND

Travaux de restauration : Deux croix de chemin réparées à Payzac

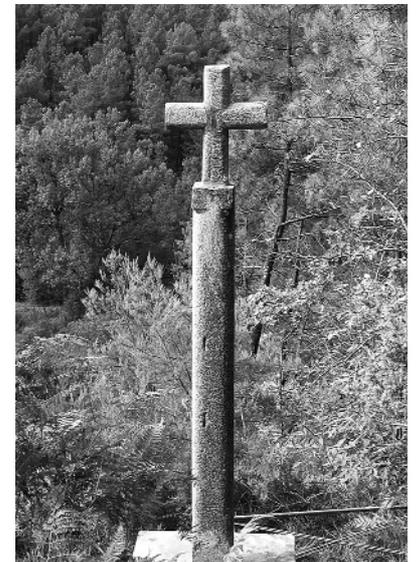
Un promeneur empruntant le sentier de randonnée reliant l'église de Payzac au hameau de la Librette, au nord du village, découvrait à mi-pente deux croix de pierre cassées : l'une, une imposante « croix des Morts », avait conservé son fût élancé, l'autre, érigée à côté d'un bel abri construit sous roche, était brisée en plusieurs morceaux. Mais par chance, tous les éléments cassés étaient restés sur place car le lieu est peu fréquenté et surtout à l'écart de tout chemin carrossable.



Un travail difficile !



Les deux croix réparées



Mais cette caractéristique qui avait préservé les morceaux de ces croix rendait très difficile toute tentative de réparation. Le jeu en valait la chandelle et la Sauvegarde ne pouvait pas refuser de prendre en compte cette restauration avec l'accord de la Mairie de Payzac. Encore fallait-il trouver un réparateur. Seule, l'entreprise PIRES de Saint-Étienne de Fontbellon, spécialisée dans la rénovation des bâtiments anciens et le travail de la pierre, a accepté d'effectuer ce travail nécessitant l'acheminement à dos d'homme, sur un sentier abrupt, d'un échafaudage et des divers outils et matériaux nécessaires. M. Michaël Sayer, qui habite à proximité, a aussi facilité certains travaux.

Voilà « sauvegardé » un témoignage digne d'intérêt de notre patrimoine religieux !

Bruno CHAIX

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

Églises de Saint-Jean-de-Pourcharesse et de Beaumont (11 octobre 2012)

Le compte rendu de la visite de la grange monastique de Chabrolières qui figurait également au programme de cette journée se trouvera dans notre prochain numéro.

ÉGLISE DE SAINT-JEAN-DE-POURCHARESSE



Nous sommes accueillis à Saint-Jean-de-Pourcharesse par Mme Danielle Basilevitch, présidente de l'association des Amis de l'église, et par M. Michel Roche, maire délégué de Saint-Jean. Après la présentation de l'édifice par l'auteur de ces lignes, Mme Basilevitch nous rappellera la finalité de l'association qu'elle préside ainsi que les actions déjà accomplies et nous parlera surtout de l'important projet de restauration des peintures murales.

Un peu d'histoire

Cette église a une origine ancienne. Elle figure en effet dans la *charta vetus*¹, plus précisément dans la partie de ce document qui est le « Bref d'obédience des chanoines de Viviers », liste des prébendes accordées aux chanoines, où l'on apprend que c'est Guitardus, prêtre, qui s'était vu attribuer Saint-Jean-de-Pourcharesse. Le « Bref d'obédience » n'est pas daté, mais on estime qu'il a été établi au cours de la première moitié du ^xe siècle.² Donc, notre église existait déjà à cette époque. On peut penser que sa fondation est encore plus ancienne, mais sans qu'il soit possible d'en préciser la date.



Devant l'église de Saint-Jean-de-Pourcharesse

En 1289, par la sentence arbitrale de l'archevêque de Vienne que nous avons déjà évoquée à propos de l'église d'Ailhonn³, la seigneurie de Saint-Jean-de-Pourcharesse échoit au Corps de l'Université des prêtres de Viviers.

Comme documents ultérieurs, nous disposons des procès-verbaux de plusieurs visites canoniques s'échelonnant du début du ^{xvi}e au ^{xviii}e siècle. Le père J. Jouffre a soigneusement dépouillé l'ensemble de ces textes et en a publié une synthèse⁴. Les procès-verbaux de visites insistent régulièrement sur le mauvais état de l'édifice, même sur les risques de son effondrement, et sur la pauvreté du mobilier liturgique, mais ne nous apprennent rien sur son architecture. Les problèmes d'humidité liés au fait que l'église est partiellement enterrée sont récurrents...

Nous noterons que Saint-Jean-de-Pourcharesse n'a visiblement pas souffert des guerres de Religion ; en 1675, il est dit que « la paroisse est toute catholique [...] et le nombre de communians est de 500. »

Venons-en à l'époque contemporaine, où notre église est heureusement toujours debout. Le père Jouffre écrivait dans son article de 1985 : « L'église de Saint-Jean-de-Pourcharesse se mourait de vétusté et menaçait de s'effondrer. Voici qu'elle vient d'être sauvée à l'initiative de la Sauvegarde et à l'appel entendu comme un signal de détresse de M. Coustet, un enfant du pays. [...] Les efforts de tous ont redonné vie à ce vénérable monument dont nous saluons aujourd'hui la résurrection. »

Mais si en 1985 on pouvait saluer sa « résurrection », la bataille pour sa conservation n'est jamais achevée.

Visite de l'église

Vue extérieure

L'édifice est bâti en schiste, qui n'est pas un matériau de construction de grande qualité, mais qui était disponible sur place. Nous avons vu que, contrairement à beaucoup d'autres églises de la région, Saint-Jean-de-Pourcharesse n'avait jamais appartenu à un ordre monastique. Ceci peut expliquer que ses bâtisseurs ne disposaient pas de moyens importants et ont sans doute utilisé une main d'œuvre locale.

Nous remarquons :

- l'abside polygonale
- le clocher-peigne, fréquent en Cévenne et sur le Plateau. Il ne reste qu'une cloche, qui porte la date de 1551 ; elle est classée depuis 1943.
- une très belle couverture de lauzes
- le portail très simple, avec deux

1- C'est sous ce nom qu'est généralement désigné le cartulaire de l'Église de Viviers, mais plusieurs auteurs, dont Pierre-Yves Laffont, préfèrent utiliser son ancienne dénomination de *charta vielha*.

2- Laffont (Pierre-Yves), « Les chanoines et le chapitre cathédral de l'Église de Viviers du ^xe au ^{xiv}e siècle », *Revue du Vivarais*, n°1, 2012.

3- *Patrimoine d'Ardèche*, 25 (janvier 2013)

4- Jouffre (Joseph), « Une paroisse oubliée : Saint-Jean-de-Pourcharesse », *Revue du Vivarais*, n° 3, 1985. Voir également le compte rendu de la visite effectuée par la Sauvegarde en 1980 dans : Malartre et Carlat, *Visites à travers le patrimoine ardéchois*, Société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche éd., 1985.

voissures à section carrée reposant sur des impostes simplement moulurées. Y a-t-il eu un jour des colonnes ? Sans doute pas.

Visite intérieure

La nef est voûtée d'un berceau brisé ; ses deux travées sont séparées par un arc doubleau à double ressaut retombant sur des colonnes engagées et des pilastres ; un arc diaphragme la sépare d'une travée de chœur plus basse, également voûtée en berceau brisé ; l'abside est voûtée en cul-de-four. Nous avons là toutes les caractéristique d'une construction que l'on semble pouvoir dater de la fin du XII^e siècle ou à la rigueur du XIII^e, la voûte en berceau brisé faisant penser à un style roman un peu tardif.



Ange musicien

Comme très souvent, des chapelles latérales voûtées d'ogives ont été rajoutées de part et d'autre de la nef. Deux culots sculptés

retiennent l'attention, représentant l'un un ange musicien, l'autre saint Jean-Baptiste, le patron de l'église, présentant l'Agneau divin.

Près de l'entrée, une très belle cuve baptismale porte la date de 1450. Elle est inscrite au titre des objets protégés. L'édifice lui-même est inscrit sur la liste supplémentaire des monuments historiques depuis 1971, en tant que construction des XII^e, XIII^e, XVI^e et XVII^e siècles.

L'association des Amis de l'église de Saint-Jean-de-Pourcharesse

Mme Basilevitch nous rappelle brièvement que l'association qu'elle préside, créée à la fin de 1996, a pour objet social la restauration de l'église et qu'elle compte à ce jour 130 adhérents. Le résultat des différentes actions menées depuis l'origine (exposition annuelle de peinture et concerts) a permis la réalisation de plusieurs opérations dont les plus importantes sont la restauration de la tribune, la création de vitraux et tout dernièrement la restauration du retable baroque.

La présidente ne manque pas de rappeler que parmi les différents soutiens qui ont permis ces réalisations, la Sauvegarde figure en bonne place...

Le prochain chantier, et non des moindres, que l'association espère impulser est celui de la conservation et de la restauration des peintures murales. Il s'agit d'un ensemble important dont l'étude, commandée et financée par l'association, a été réalisée par MM. Gilbert Delcroix et Vincent Ollier de l'Atelier Techne.Art. En voici une présentation sommaire tirée de cette étude.

« La peinture, dans l'église de Saint-Jean-de-Pourcharesse, couvre les murs, les voûtes, les piliers, les nervures, les arcs, les ébrasements des baies et des portes. Ces peintures se divisent en trois thèmes : un décor purement géométrique, un décor floral stylisé, un décor figuré peu présent. Les motifs figurés sont représentés par deux anges et deux vases, situés dans le chœur. Aucun autre motif figuré n'est attesté dans une autre partie de l'église.

Les anges, cachés par le retable, sont présentés en reproductions dans l'église.

Les motifs ornementaux purement géométriques sont divers (décor en bandes verticales, horizontales, rinceaux proches d'un décor type flots, décor de rinceaux simples, d'entrelacs, etc.). Quelques décors géométriques, notamment décor de quatre triangles rectangles opposés par leur sommet, présentent une grande similitude avec ceux de la chapelle de la Commanderie de Jalès, remontant probablement à la fin du Moyen-Âge.

Les motifs végétaux, floraux stylisés : tout comme le décor "géométrique", le décor végétal s'épanouit sur toutes les parties de l'édifice, dont il articule les lignes architecturales. On peut y trouver peut-être le pavot, une palmette, l'églatine, ou encore une tulipe... »

Paul BOUSQUET

avec la contribution de Danielle BASILEVITCH pour ce qui concerne l'association des Amis de l'église

ÉGLISE DE BEAUMONT

Après le repas pris dans la salle mise aimablement à notre disposition par la municipalité de la commune de Saint-Pierre et Saint-Jean, nous nous rendons à Beaumont, petit village situé sur la crête séparant la vallée de la Beaume de celle de la Drobie. La route est longue, étroite et sinueuse, mais réserve des points de vue superbes sur les vallées cévenoles. De nombreuses personnes nous attendent à Beaumont, au



Eglise de Beaumont

premier rang desquelles le maire, M. Pascal Waldschmidt, entouré de plusieurs membres de l'équipe municipale et de l'un de ses prédécesseurs, M. Roussel, ainsi que de membres de l'association des Amis de Beaumont, notamment Mmes Jeanine Berdaguer, Nicole Chamayou, Josette Lemoine et Laurence Rieu.

Après avoir remercié toutes ces personnalités de leur accueil, notre président Pierre Court présente les excuses du président de l'association, M. Michel Mignaton, retenu à Paris, et évoque la mémoire de M. Guy Berdaguer, ancien maire qui, en cette qualité, avait eu l'occasion de recevoir la Sauvegarde en 1988 et avait, selon le compte rendu de cette visite, fait une présentation du village et de son église qui fut très appréciée. C'est d'ailleurs une étude très documentée réalisée par

M. Berdaguer, aimablement communiquée par son épouse, qui va nous servir de fil conducteur pour la visite de l'église.

Historique

Primitivement, l'église de Beaumont s'appelait Notre-Dame de Chabreilles. C'est sous ce vocable qu'on la trouve au XIII^e siècle dans le cartulaire de Cluny : *Beate Maria de Cabriolis*. Pourquoi Cluny ? Parce qu'à cette époque, elle relevait du prieuré clunisien de Ruoms.

Mais là, nous sommes déjà au XIII^e siècle et, nous allons le voir, l'église actuelle était construite. Mais avant ? Il est plus que probable qu'il existait déjà depuis longtemps une église. Ce terroir était en effet peuplé de longue date et christianisé. Il faisait partie d'un très vaste territoire dont le pouillé de l'Église de Viviers¹ nous dit qu'il avait été donné, avec notamment l'église Saint-Martin de Valgorge, à l'évêque de Viviers, par un certain Aginus et sa femme Pétronille.

Dès le IX^e siècle, le mandement de Beaumont comprenait Beaumont, Dompnac et Saint-Mélany. Le seigneur de Beaumont était vassal des Polignac.

N.-D. de Chabreilles, la première église de Beaumont, était donc certainement d'origine très ancienne. Mais quel était son emplacement ?

M. Berdaguer examine l'hypothèse qui voudrait qu'elle se soit située en un lieu dit « Chabreyre », à un km environ au sud-ouest de Beaumont. À l'appui de cette thèse, la toponymie bien sûr, mais aussi la tradition orale... et la légende. Il est allé voir sur place, mais n'a trouvé aucun vestige apparent. En l'absence de fouilles, qui ont peu de chances d'avoir lieu, la question de l'emplacement de la première église de Beaumont reste posée.



A Beaumont

En 1289, par la sentence arbitrale de l'archevêque de Vienne déjà plusieurs fois évoquée, l'église de Beaumont est confiée au corps de l'Université des prêtres de Viviers qui devient coseigneur du lieu.

L'édifice actuel

Vue extérieure

Nous nous rendons d'abord dans le cimetière pour observer le chevet. L'abside polygonale est bâtie en granit ; elle est couronnée par un entablement mouluré soutenu par des modillons sculptés, le tout en grès fin. La construction, œuvre des bénédictins, est soignée. Nous pouvons en même temps admirer la belle toiture de lauzes dont la réfection prochaine fait partie des opérations soutenues en 2012 par la Sauvegarde.

Sur la façade occidentale s'ouvre un portail en arc brisé finement mouluré avec deux colonnettes dont les chapiteaux sont décorés de feuillages de facture gothique. Par son élégance, ce portail contraste avec le reste de la construction

1- Établi vers 950 par l'évêque Thomas II, le « Pouillé » est la partie de la *Charta viella* qui recense les biens de l'Église.

plutôt massive ; on pense qu'il est assez largement postérieur au début de l'édification de l'église. R. Saint-Jean ne le datait cependant pas au-delà du XIII^e siècle. On pense qu'au début



Eglise de Beaumont - Le chevet

l'accès se faisait par le sud où subsiste une porte.

Le clocher est évidemment postérieur. On remarque que la façade a été remaniée, avec une partie en schiste local, comme les constructions de part et d'autre édifiées ultérieurement.

Visite intérieure

L'édifice initial se composait d'une nef de deux travées, d'une travée de chœur et d'une abside à cinq pans. L'abside a une voûte nervurée, la travée de chœur une voûte en berceau légèrement brisé.

Les deux travées de la nef sont voûtées d'ogives d'une facture primitive, correspondant peut-être à un achèvement plus tardif ou à une reprise, au cours du XIII^e siècle, de la construction initiale, sans doute de la fin du XII^e. Les travées sont cantonnées par des piliers rectangulaires

surmontés d'un tailloir mouluré qui se prolonge en corniche tout autour de l'édifice à la naissance de la voûte.

Ensuite, comme très souvent, des chapelles latérales ont été ajoutées au cours des siècles. Elles sont ici nombreuses et le travail de M. Berdaguer nous est encore particulièrement précieux car, par l'étude des archives, il a pu retrouver la date d'édification de chacune d'elles, depuis le XIV^e jusqu'au XIX^e siècle. Du côté nord, dans l'ancienne chapelle Sainte Catherine du XIV^e siècle, se trouve le tombeau des seigneurs de Beaumont. En face, sous l'ancienne chapelle du Saint-Esprit, dans une crypte voûtée, sont inhumés les prieurs. Dans cette même chapelle, Mme Berdaguer nous détaille les armoiries de différentes familles sculptées sur des culs-de-lampe et sur la clé de voûte.

Cette belle journée à travers la Cévenne méridionale, qui nous a permis de mieux connaître trois monuments dignes d'intérêt et de faire d'intéressantes rencontres, se termina de façon fort sympathique autour d'une collation offerte par la municipalité de Beaumont.

Paul BOUSQUET

Les Rendez-vous de la Sauvegarde

Vagnas, Bessas et Saint-André-de-Cruzières (15 novembre 2012)

VAGNAS

La Sauvegarde était venue à Vagnas le 1^{er} février 2007, par une journée venteuse et glaciale qui a marqué les mémoires. Il serait donc mal venu de prétendre « rafraîchir » les souvenirs en rédigeant ce compte rendu. Quelques années sont passées, le temps est aujourd'hui plus clément, nous avons un nouveau guide et donc une nouvelle approche des sites.

Aussi êtes-vous invités, chers lecteurs, après avoir lu ce qui suit, à vous reporter au bulletin d'avril 2007, silencieux sur certains points mais plus détaillé sur d'autres, car nous avons alors consacré la journée entière à Vagnas.

Accueillis devant l'église du village par M. Alain Joly, président de l'association « Vagnas, patrimoine et découvertes », qui sera notre guide, nous partons sous un clair soleil vers « la Pierre plantée », sur la D 579, lieu-dit ainsi nommé à cause d'une borne milliaire de la voie romaine dite des Helviens, qui reliait Valence à Nîmes à travers l'Helvie. Ces bornes étaient distantes de mille pas, soit 1478 m. Celle-ci est située à 31 milles d'Alba ; restaurée il y a une douzaine d'années, elle est surmontée d'une croix depuis le début du XVIII^e siècle.



Alain Joly près de la Pierre plantée

Le Monastier

Par un chemin à travers bois, nous nous dirigeons ensuite vers « le Monastier », ou « lou Mounestié », site d'un prieuré bénédictin dédié à saint Pierre dont les vestiges sont progressivement dégagés et décryptés. Dès 1942, des sondages avaient révélé, sous les broussailles et les coulées de terre, l'existence d'une nécropole médiévale, où une centaine de tombes ont été recensées à ce jour. De 1962 à 1979, des



Au Monastier - À droite, A. Joly

campagnes de fouilles ont dégagé la base des murs d'une église romane orientée et de bâtiments annexes, ainsi que les

murs d'un petit édifice carolingien sur lequel reposait le chevet roman. Notre attention est attirée sur un pan de mur fait de plus gros blocs soigneusement appareillés et ajustés qui évoque une méthode de construction antique. Vestige d'une construction romaine ?

À la fin des années 1990, Joëlle Tardieu, archéologue, qui est aujourd'hui parmi nous, a repris l'étude du Monastier, bientôt rejointe par une autre archéologue, Joëlle Dupraz.

Le prieuré Saint-Pierre, dépendance de l'abbaye de Cruas, fondé vers le X^e siècle, aurait abrité une communauté de trois à dix personnes. Les bâtiments conventuels se trouvaient au nord de l'église, et non au sud comme il est habituel, sans doute à cause de glissements de terrain qui auraient enseveli cette partie du site. Le prieuré a été reconstruit plusieurs fois, après avoir subi pillages et incendies. Un ultime pillage, au début du XIV^e siècle, a entraîné son abandon définitif par les moines. Beaucoup de pierres ont alors été emportées et se retrouvent aujourd'hui dans les vieilles maisons de Vagnas.

Le mobilier découvert au cours des campagnes de fouilles a été transporté au musée du village, y compris une belle cuve baptismale. Des travaux ont été entrepris pour consolider les vestiges fragiles, protéger le site et le mettre en valeur. Mais la mairie n'a pu acquérir que le terrain qui porte l'église ; tout le reste est propriété privée, comme la vigne contigüe, qui cacherait peut-être une villa romaine.

Le lavoir des moines

Remontant le vallon vers le nord-ouest, nous marchons vers le lavoir des moines. Chemin faisant, notre guide mentionne l'existence, dans un profond fossé où coule le ruisseau, de vestiges complètement enfouis sous la végétation, qui pourraient être ceux du moulin des moines. Les travaux nécessaires pour vérifier cette hypothèse ne sont pas encore à l'ordre du jour. Un peu plus haut, un lavoir couvert de tuiles canal, joliment restauré dans les années 1980, est construit en terrain communal sur la source qui l'alimente. Des sangsues vivent dans l'eau très pure. Il a été utilisé jusque dans les années 1960. Un mobilier lithique vieux de 250 000 ans a été découvert sur ce site ; la source, déjà connue de l'homme de Néanderthal, a pourvu, bien des millénaires plus tard, aux besoins du prieuré.

Le village et son musée

Revenant à Vagnas, nous visitons l'intéressant petit musée installé dans une vieille maison au cœur du village. Les collections, un temps dispersées, ont été rassemblées en 1997 par Paul Chauvel, ancien président de l'association « Vagnas, patrimoine et découvertes », et exposées dans les deux pièces du local actuel, qui doit être prochainement réaménagé. L'exposition permanente raconte des millénaires

d'histoire locale, depuis les outils de pierre taillée jusqu'à la sériciculture et à l'exploitation des mines de lignite et de schistes bitumineux qui a pris fin il y a soixante-dix ans. On peut y voir la fameuse cuve baptismale wisigothique, des poteries médiévales, un sarcophage et une pierre d'autel.

L'heure du déjeuner ayant sonné, M. le maire nous invite à la « Maison pour Tous », pour une adresse de bienvenue autour du verre de l'amitié. Nous pique-niquons ensuite dans ce local historique, ancienne église du village, construite entre le XIII^e et le XIV^e siècle, désaffectée en 1882 et aujourd'hui sans clocher. Alain Joly nous fait remarquer des pierres provenant du Monastier remployées dans les murs de cet édifice ainsi que dans ceux du château des prieurs, non loin de là. Construit au XIV^e siècle, ce château, maintenant propriété privée, a été surélevé d'un étage au XIX^e siècle, ce qui en fait un édifice hétéroclite. Beaucoup de maisons voisines, moins anciennes, sont d'intéressants témoignages de l'architecture à l'époque de la sériciculture.

Pour cette matinée riche et agréable, nous sommes heureux de remercier le maire de Vagnas, M. Christian Buisson, pour son accueil chaleureux et ses propos aimables, et, bien sûr, M. Alain Joly, dynamique président de « Vagnas, patrimoine et découvertes », qui fut un guide érudit, rayonnant et passionnant.

Pierre COURT

BESSAS

Après de très conviviales agapes à Vagnas, nous nous retrouvons à Bessas où nous sommes aimablement reçus par Benoît Petit qui nous servira de guide pour la visite du village.

Bessas, située au sud du département, proche de Barjac dans le Gard, est une petite commune agricole qui compte 209 habitants, mais voit sa population multipliée par deux durant l'été. À l'écart des grands axes de communications, le village, perché à 280 mètres d'altitude, est blotti contre la Serre dont le point culminant, le Puy Lacher, le domine du haut de ses 473 mètres.

Jusqu'au milieu du XVI^e siècle, son histoire se mêle à celle de Barjac et de ses différents seigneurs. On retrouve la mention de Bessas au XII^e siècle avec le don d'habitants à la commanderie templière de Jalès, ainsi que dans les Estimes de 1464.

Le château

Nous n'avons que peu d'informations sur son histoire. Il a été construit à la fin des années 1570 par le premier seigneur de Bessas, Laurent Cheyres, originaire de Bec de Jun, paroisse de Beaulieu, écuyer seigneur du Rouret (Grospierres) qui achète une partie de la seigneurie de Bessas le 10 octobre 1575 à damoiselle Anne de Barjac, dame de Gabriac, de Saut et dudit Barjac, veuve à feu Jehan de Cadoine. Ce Cheyres aurait été compagnon de route de Mathieu Merle pendant le

pillage de Mende.

À sa mort à la fin de l'année 1580, le château et la seigneurie de Bessas tombent entre les mains de Jacques Sauvage, marchand de Barjac, qui se remarie avec la veuve, Ysabeau de Trenquier, le 12 avril 1596.

En 1629, après la paix d'Alès, les tours du château sont rasées et celui-ci est vendu au comte du Roure, Scipion de Grimoard de Beauvoir du Roure, à l'origine également de la construction du château actuel de Barjac.

Les derniers comtes propriétaires du château furent Nicolas Grimoard de Beauvoir du Roure, maréchal de camp, et son fils. Ce dernier, le marquis Auguste Grimoard de Beauvoir du Roure, officier supérieur des gardes du corps du roi et chevalier de l'ordre royal de la Légion d'Honneur, demeurant au château de Barjac, a vendu en 1820 le domaine après l'avoir divisé en deux à deux familles du village. Le château est maintenant partagé entre trois propriétaires.

L'église

Face au château, l'église paroissiale Saint-Étienne abrite en son chœur un retable en bois polychrome datant du milieu du XVII^e siècle.

La présence d'un lieu de culte à Bessas est attestée très tôt et notamment dans la *charta vetus* de 950. L'abbé Charay fait remonter son origine au VIII^e siècle. Bessas s'appelait alors Beciate.

Nous n'avons aucun renseignement sur ce premier lieu de culte, peut-être se trouvait-il à l'aire de Clastre, au-dessus de la route de Brujas.

La visite canonique de 1501 menée par Jean Bertrand, lieutenant de l'official de Largentière, accompagné de François Rivière notaire à Bourg-Saint-Andéol, sous l'épiscopat de Claude de Tournon, atteste la présence d'une église à Bessas. Mais elle est détruite pendant les guerres de Religion, si bien que, dans la visite canonique de 1675, le visiteur Monge nous dit que « l'ancienne église ayant été ruinée depuis longtemps,

il n'en reste plus aucune marque, en sorte qu'on ne nous a pas su dire en quel endroit elle était... ».

Bessas va rester quelques années sans avoir d'église. Le compoix de 1634 nous indique que Jean Roussel possède « au levant une maison qui sert à présent pour l'église ». Onze ans plus tard, le 21 septembre 1645, Jean Guilhaumon, consul moderne de Bessas, demande à Jacques Blisson, maçon dudit lieu, la construction de l'église actuelle.

Le 24 février 1647, Jean Thoulouze et Claude Blisson,

consuls modernes, baillent à prix fait à Simon Blisson et Jean Court, « à voûter et couvrir l'église, à faire quatre petits piliers de taille de chaque côté et trois arcs d'un pilier à l'autre... et du long de ces petits arcs pour poser la braye de la voûte ».

Le 27 avril 1648, François Gues, consul de Bessas, demande à Raimond Plantin, maître blanchisseur de Barjac, le blan-



Château de Bessas

chiment de l'église pour une somme de 20 livres. Tous ces travaux seront achevés au cours de l'année 1648.

Les visites canoniques de 1675 et 1714 nous donnent des informations intéressantes. Il est déjà fait mention d'un tableau de saint Étienne mais on ne parle pas de retable ou d'une pièce de bois entourant ce tableau, pourtant l'on sait qu'il est daté du milieu du XVII^e siècle. En 1675, le visiteur indique qu'il n'y a point de clocher, mais qu'il y a une cloche au château pour l'usage de l'église. Il précise « que dans dix-huit mois ils feront faire un clocher, qu'ils garniront d'une cloche suffisante pour être entendue de toutes les maisons de la paroisse ». La visite de 1714 nous indique que l'église est pourvue d'un clocher qui est sur la porte d'une seule muraille en triangle avec une croix au sommet. Il y a une cloche d'environ cent vingt livres en bon état. L'église fut à nouveau dégradée pendant la Révolution ; les cahiers de délibération de 1820 notent que le fossé tout autour de l'église a été comblé, le mur de fondation démoli, les vitraux ont été enlevés et que

le pavé enlevé procure de l'humidité à l'église. Ce n'est qu'en 1840 que les chapelles latérales, celle de l'autel Saint-Joseph et celle de la Vierge, ont été agrandies, lui donnant son plan actuel. L'extension des bas-côtés a caché le cadran solaire, mis en place en 1832 sur le mur sud de l'église donnant sur l'actuelle place du monument aux morts.

En 1995, l'association diocésaine de Viviers, avec l'accord du conseil paroissial de Bessas, ayant pour représentant M. Jean Pierre Cheyrezy, vend la cure à un particulier de la commune.

En 1996, une partie de l'argent de la vente permet la réfection de la toiture de l'église. En novembre 1998 débutent les travaux de restauration de l'intérieur de l'église, financés par le conseil paroissial qui est en même temps maître d'ouvrage.

Le retable

Au milieu du XVI^e siècle le monde catholique est entré dans un grand mouvement de rénovation inauguré par le Concile de Trente. Les évêques vont encourager l'embellissement des églises, conformément aux instructions de saint Charles Borromée, neveu du Pape Pie IV.

C'est à partir de là que l'on va voir mis en place de nombreux retables dont plusieurs exemples sont encore visibles dans des églises ardéchoises. Il s'agit de constructions verticales, portant un décor peint ou sculpté, placées sur un autel ou en retrait de celui-ci. Une place d'honneur y est généralement accordée au patron de la paroisse et on y note la multiplication des représentations d'angelots. Le pan central est toujours occupé par une toile peinte ou un bas-relief représentant une scène de la vie du Christ ou de la Vierge Marie, ou encore un épisode de la vie d'un saint.

Élément majeur d'un ameublement d'église, le retable est à la fois une structure architecturale et un système d'image associant sculpture et peinture. Richement décoré, il vise d'abord à éblouir et à susciter l'adoration. Mais il est aussi l'illustra-

tion du dogme. Dans son architecture générale comme son décor, il est tout entier une réfutation du protestantisme.

Le retable type comporte trois étages. Le premier symbolise la Terre. Le second est consacré aux saints. Le troisième enfin est celui de Dieu

En ce qui concerne le retable de Bessas :

La partie centrale est occupée par un tableau représentant la vision de saint Étienne. C'est un portrait en pied du saint. On le voit en habit de diacre, avec la chasuble et l'étole croisée sous la chasuble, faisant son entrée au Ciel. Un ange lui dépose une couronne de lauriers et il tient dans sa main une branche de palmier. Le tableau date du XVIII^e siècle, mais nous n'avons aucune information sur l'auteur, car il n'est pas signé.

Sur les parties latérales, symétriques entre elles, on note la présence de pilastres, ornés de feuilles d'acanthe. Les volutes se sont elles aussi. On note aussi la présence de faux marbres. Aux extrémités des volutes se trouvent des anges tournés vers l'extérieur.

Sur la partie haute du tableau, au-dessus de la couronne, est peinte une inscription en hébreu. Deux interprétations, quasiment identiques, pour la traduction de cette inscription : la première pourrait vouloir dire « Saint (ou sanctifié) pour Yahvé » et la deuxième « Saint au seigneur ». On peut se demander le sens d'une telle inscription en hébreu ancien sur un tableau du XVIII^e siècle. On note toutefois que l'inscription hébraïque est écrite avec une mauvaise transcription, le peintre ne

connaissant certainement pas l'hébreu, copiant des signes. Surmontant le tout, Dieu le Père est représenté en ronde bosse avec des mains démesurées et écartant les bras, protégeant quatre têtes d'ange et accueillant saint Étienne lors de sa montée au ciel. On trouve à nouveau des faux marbres sur les parties supérieures.

Lors des travaux sur l'église en 1998, le retable a dû être déplacé et entreposé dans un garage, puis dans la grange de M. Cheyrezy. Ce dernier prend contact avec Dominique Dupraz, alors Conservateur des Antiquités et Objets d'Art de l'Ardèche. Suite à la visite de M. Dupraz, le retable et son tableau seront inscrits à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques par arrêté du 10 octobre 2001. Pendant quatre ans, ils resteront rangés dans la remise de M. Cheyrezy.

En 2002, le retable retrouve son église. La nouvelle municipalité décide alors d'entreprendre sa restauration et de confier les travaux à Philippe Capron, conservateur-restaurateur du patrimoine et à Catherine Scotto pour la restauration du tableau qui était, ainsi que son cadre, en très mauvais état. Le cadre est cintré à tel point qu'il ne borde plus le tableau. Lorsque le centre de la traverse basse touche la toile, ses



extrémités s'en trouvent à 4 cm. Il a été convenu de le garder dans cet état pour le moment. Il a aussi été effectué des travaux de menuiserie afin de consolider le bois et des greffes ont été nécessaires à certains endroits.

Le tableau a, quant à lui, subi plusieurs étapes de conservation. La toile est en lin de fabrication artisanale, elle se compose de deux lés. Elle est épaisse et de tissage serré. La couture se distingue facilement. Des traces de pliures sont visibles. De plus, il n'y a pas de châssis ce qui compromet la conservation de l'œuvre. Il a fallu effectuer des greffes de toile, un dépoussiérage du dos de la peinture, la remise en place sur un châssis neuf, un masticage des lacunes accompagné d'une réintégration des couleurs et un vernissage de la toile.

Après deux phases de conservation et une phase de restauration, le retable a enfin pu retrouver sa place dans le chœur de l'église.

Benoît PETIT

SAINT-ANDRÉ-DE-CRUZIÈRES

Le village de Saint-André-de-Cruzières, que la Sauvegarde avait visité au siècle dernier, en septembre 1963, est situé aux confins méridionaux de l'Ardèche, à guère plus de deux kilomètres du Gard. Il s'est construit sur une garrigue pierreuse et lumineuse, drainée par la Claysse, au débit très irrégulier, dont les eaux disparaissent soudain dans des «goules» pour réapparaître plus loin en résurgences bouillonnantes.

Les vieilles maisons du village entourent l'église Saint-André, principal objectif de notre visite de ce jour, sur une butte dominant la route de Barjac à Saint-Paul-le-Jeune. Cet édifice, quasiment reconstruit au XIX^e siècle, a heureusement conservé sa façade romane, aujourd'hui classée. Son histoire est mal connue.

C'était au Moyen Âge une dépendance des Bénédictins de Saint-Gilles-du-Gard, qui sont



vraisemblablement les constructeurs de l'église romane. Contrairement à ce qui a pu être dit, l'église de Saint-André-de-Cruzières n'a jamais appartenu aux Templiers de Jalès¹. Cette église fut ensuite, à une date non précisée, une dépendance des chanoines de Saint-Ruf et le prieuré de Saint-André fut rattaché en 1741 à la maison que l'ordre possédait au Bourg-Saint-Andéol.

La façade romane, partie intéressante de l'édifice, présente, du haut en bas, une frise d'arcatures lombardes épousant la forme triangulaire du pignon, une fenêtre unique et un

remarquable portail. La fenêtre longue et étroite est surmontée d'une archivolte en plein cintre appuyée sur deux colonnettes aux chapiteaux décorés de feuilles d'acanthe. À sa base, un cordon horizontal en moellons saillants barre la façade. Le portail en plein cintre qui s'ouvre en-dessous est le chef-d'œuvre de cette façade, bien que son riche décor soit très détérioré : des mutilations ont amené à remplacer le tympan, le linteau et une colonne ; l'éclatement de la pierre, un calcaire gélif, a emporté une partie des motifs sculptés. On peut néanmoins admirer l'élégance de la décoration des voussures, semblable à celle du portail de Saint-Gilles et traitée avec le même soin : série d'élégantes rosettes, rangées successives de perles et de losanges, d'oves antiques, de feuilles d'acanthe et de dents d'engrenage. La voussure intérieure s'appuie sur deux colonnes cylindriques, dont l'une porte un chapiteau ancien représentant deux aigles très finement ciselés, semblables à ceux de Saint-Gilles.

Devant l'église, au centre de la petite place occupée jusqu'en



Eglise de Saint-André-de-Cruzières

1835 par l'ancien cimetière, une colonne élancée porte une croix de pierre, classée MH en 1910, comme la façade de l'église, et récemment restaurée. Cette croix, qui marquait la sépulture des prêtres, porte le Christ d'un côté et, de l'autre, la Vierge tenant l'Enfant sur le bras droit. Ces personnages sont traités avec une certaine gaucherie qui contraste avec la maîtrise de la taille des branches et de leur ornementation. La datation est incertaine ; on a évoqué le XIV^e siècle, mais Bernard Nougier a relevé plusieurs éléments qui la situeraient vers la fin du XVIII^e siècle. Cependant, au moment

de son classement, elle a été datée du XVI^e siècle.

Derrière l'église, à l'est, on arrive au Chastelas, solide bâtisse rectangulaire de 15 m x 6 m flanquée d'une tour ronde. Mentionnée dès 1250, cette construction aurait été une dépendance de la commanderie templière de Jalès et aurait notamment servi de gîte d'étape aux pèlerins. Saint-André-de-Cruzières se trouve en effet sur une ancienne voie transversale reliant Saint-Gilles à Thines et au Puy.

Sources

BOUSQUET (Marie et Paul). *Églises romanes en Ardèche*, DVD, Société de Sauvegarde des Monuments anciens de l'Ardèche, 2008.

FABRE-MARTIN (Claudiane), *Églises romanes oubliées du Vivarais*, Presses du Languedoc, 1993

MALARTRE (François) et CARLAT (Michel) *Visites à travers le patrimoine ardéchois*, Société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche, 1985.

NOUGIER Bernard, *Croix de l'ancien cimetière de Saint-André-de-Cruzières*, note inédite.

Pierre COURT

1-Cf. Notes additives à la réédition de 1965 du *Voyage dans le Midi de l'Ardèche* du Dr Francus (al. Albin Mazon)

Prochaines sorties

- **Samedi 13 avril** : *Assemblée générale à Tournon*. Accueil à partir de 9 h dans la chapelle du lycée. Le programme détaillé de la journée figure sur le bulletin d'inscription qui a été envoyé par ailleurs.
- **Samedi 15 juin** : *Journée du Patrimoine de Pays*, en association avec le Sithere, à Vals-les-Bains. RV à 10 h dans le parc devant le Casino. La visite sera guidée par M. Gérard Mourier, historien local. Repas *tiré du panier* dans une salle au bord de la Volane.
- **Dimanche 21 juillet** : *Journée champêtre au Chaussadis*. RV à 11h au Chaussadis (Sur la N 102 prendre, presque en face de l'embranchement vers Pradelles, la D 500, direction Saint-Paul-de-Tartas. Traverser Saint-Paul et faire encore environ 2,5 km dans la direction du Monastier pour atteindre le Chaussadis). L'après-midi, visite des églises de Lachapelle-Grailhouse et d'Issarlès.

Colloque « Châteaux et maisons fortes au Moyen Âge »

Les 7 et 8 septembre 2013 au château de Crozat à Alboussière

Ce colloque est organisé conjointement par quatre associations, à savoir : la Société de Sauvegarde, Mémoire d'Ardèche et Temps présent, les Vieilles Maisons françaises et La Demeure historique. Il s'articulera autour de trois axes de réflexion :

- architecture et bâti
- le rôle des châteaux et maisons fortes au cours du temps
- l'histoire des familles qui les ont occupés.

La conférence d'introduction sera donnée par Pierre-Yves Laffont, professeur à l'université de Rennes, spécialiste des châteaux du Vivarais au Moyen-Âge.

Le programme complet, accompagné d'un bulletin d'inscription, sera joint au prochain numéro de *Patrimoine d'Ardèche*.

Patrimoine et lien social : journée d'étude organisée par Patrimoine rhônalpin

Une délégation de la Sauvegarde s'est rendue le 21 janvier à Lyon pour cette journée d'étude qui a réuni près de 200 personnes à l'hôtel de Région, à l'invitation de Jean-Jack Queyranne, président du Conseil régional Rhône-Alpes, et d'Eddie Gilles-di-Pierno, président de Patrimoine rhônalpin. Après l'allocution d'ouverture de Farida Boudaoud, vice-présidente du Conseil régional, Patrice Béghain, ancien directeur régional des Affaires culturelles Rhône-Alpes, a brossé un tableau synthétique des relations entre patrimoine, politique et société.

La notion de patrimoine, apparue à la fin du XVIII^e siècle avec la création des musées, a connu peu à peu une extension chronologique, vers des périodes de plus en plus récentes, et thématique vers des domaines nouveaux : patrimoine rural, patrimoine industriel et patrimoine immatériel. Cela grâce notamment à l'action des associations et à l'intérêt manifesté par la population.

Patrimoine rhônalpin avait sélectionné un certain nombre d'actions locales montrant comment la valorisation d'un patrimoine peut créer du lien social. Parmi celles-ci figurait l'expérience exemplaire de la restauration du moulin de la Pataudée, proposée par la Sauvegarde.

Dans une présentation convaincante, Jean-Pierre Jeanne, maire de Coux, et Roger Sartre, président de l'association Arts et Mémoire, ont montré comment, après la signature d'une convention entre la commune et l'association, d'importants travaux, aujourd'hui en phase finale, ont redonné vie à ces vieux bâtiments datant de 1740, successivement utilisés comme moulinage de soie et moulin à farine, avant leur abandon en 1956. Ils ont souligné la coopération entre la municipalité et l'association et l'engagement de l'équipe de bénévoles, les *Meuniers du Mardi*, qui se consacrent depuis des années, avec passion, à cette tâche.

La population s'est réapproprié ce patrimoine historique qui a reçu 600 visiteurs lors des Journées du Patrimoine 2012 et l'élan impulsé par les bénévoles a été bien épaulé par des aides publiques et divers mécénats, tant il est vrai, comme le soulignait Eddie Gilles-di-Pierno, que la mobilisation des acteurs de terrain est un facteur qui favorise l'octroi de soutiens. La restauration du moulin de la Pataudée, tendue vers l'objectif d'une valorisation touristique, est ainsi devenue, selon le mot du maire de Coux, « une belle aventure humaine ».

Pierre COURT

Erratum : C'est par erreur que la peinture murale figurant à la page 10 de notre Numéro 24 a été attribuée à Paul Sevin

Crédits photographiques

- P. Bousquet : p. 1, 2 (haut), 3, 4 (haut), 5 (haut), 6, 7 (haut), 11 (haut)
- D. de Brion : p. 3 (centre), 5 (bas), 7 (centre), 8
- B. Chaix : p. 4 (bas)
- P. Court : p. 10, 11 (bas)
- S. Delubac : p. 9
- M. Ladet : p. 2 (bas)

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos.

Patrimoine d'Ardèche Société de Sauvegarde des monuments anciens de l'Ardèche	Directeur de la publication Pierre COURT
<i>Siège Social :</i> Archives départementales de l'Ardèche Place André Malraux - PRIVAS	<i>Comité de rédaction :</i> M. d'Augustin - M. Bousquet - P. Bousquet B. de Brion - D. de Brion - P. Court - G. Delubac - J. Dugrenot - A. Fambon - C. Hotoléan
<i>Adresse postale :</i> 18 place Louis Rioufol 07240 VERNOUX-EN-VIVARAIS	<i>Réalisation :</i> C. Bousquet <i>Impression :</i> Print Concept, Traverse de la Bourgade 13400 Aubagne
ISSN : 2101-6771 - Dépôt légal à parution.	



ardèche
LE CONSEIL GÉNÉRAL

Patrimoine d'Ardèche bénéficie du soutien du Conseil général de l'Ardèche et du Sithere